

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 12 (1918)

**Artikel:** La fondation de la Trappe de Lullworth (Angleterre) par les Trappistes de la Valsainte

**Autor:** Folletète

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-121493>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La fondation de la Trappe de Lullworth (Angleterre) par les Trappistes de la Valsainte

Par Mgr FOLLETÈTE

## I

Il nous est tombé entre les mains une copie de quelques lettres des religieux de la Valsainte émigrés en Angleterre en 1794, et cette correspondance fragmentaire nous fait assister aux dures épreuves des moines expatriés et à la merveilleuse éclosion de la vie monastique dans le milieu anglais, naguère encore si réfractaire. La fondation de Lullworth par les Trappistes de la Valsainte est connue ; on en trouvera le récit dans *l'Histoire de la Valsainte* par dom Courtray, et, avec de plus nombreux détails, dans Gaillardin. Mais ce dernier ouvrage surtout n'est pas à la portée de tous les lecteurs, et rien ne remplace, d'ailleurs, l'impression toute fraîche qui se dégage d'un document de première main. Ces raisons nous ont encouragé à publier les sept lettres, dont nous possérons la copie. On en trouvera le texte ci-après.

Mais auparavant, quelques mots d'explication sur ces lettres et les personnages en cause.

Le cahier qui contient la correspondance du supérieur des Trappistes de Lullworth est un manuscrit de dix-sept feuillets d'une fine écriture sur papier jauni. Il porte comme en-tête le titre suivant :

*Extrait de plusieurs lettres d'Angleterre au sujet du nouvel établissement, que viennent d'obtenir en ce royaume les Religieux de l'abbaye de la Valle Sainte de N. D. de la Trappe.*

Au-dessus du titre, au coin de la page, en haut à droite, on remarque

Ouvrages consultés : DOM COURTRAY. *Histoire de la Valsainte*. Fribourg, St-Paul, 1914, ch. x. — GAILLARDIN. *Histoire de la Trappe*. Paris, 1844, t. II. — MÜLINEN. *Helvetia sacra*, t. II, p. 64. — ALBERT HYRVOIX. *Comment fut obtenue la suppression de la Chartreuse de la Val-Sainte en 1778*, dans la *Revue de la Suisse catholique*, 1895, t. XXVI, — et les autres ouvrages cités en note dans le cours de ce travail.

la signature du propriétaire de la copie : *ad me J. B. Prudat Solodori 1796 authentice*, et, au bas de la dernière page, après la pieuse devise : O. A. M. D. G., ces mots : *Originali conformes testatur J. B. Prudat, copia tertia*.

*Ad me Fr. Gregorius Voirol, A. 1805.*

Ajoutons que l'écriture de ces diverses annotations est différente de celle des lettres elles-mêmes.

Adressées au supérieur de la Valsainte, ainsi que nous le dirons tout à l'heure, ces lettres ont été recopiées à cause de leur intérêt, et communiquées à d'autres communautés dans un but d'éducation. La fraternité monastique a toujours pratiqué cet échange de nouvelles religieuses d'un monastère à l'autre ; l'histoire y trouvait son avantage autant que la piété et la cohésion des familles monacales. Nous en saisissons ici un exemple pris sur le vif. On comprend que les vicissitudes des religieux exilés de la Valsainte aient intéressé les Prémontrés de Bellelay, victimes des mêmes persécutions.

Le P. Jean-Baptiste Prudat <sup>1</sup> était un chanoine régulier de l'Ordre des Prémontrés de Bellelay, dans l'Evêché de Bâle. Originaire de Villars-sur-Fontenais, près Porrentruy, il venait à peine de faire profession en 1796, quand l'entrée des troupes françaises dans la prévôté de Moutier-Grandval obligea les Prémontrés de Bellelay à se retirer à Soleure, dont ils étaient combourgeois. Professeur à Soleure, puis curé de Charmoille, en 1815, le P. Prudat mourut en 1851.

Le P. Grégoire Voirol <sup>2</sup>, des Genevez, était aussi chanoine de Bellelay. Tour à tour, professeur de théologie au couvent, curé des Genevez, prieur de Grandgourd, il suivit sa communauté exilée à Soleure. Nous le retrouvons à Porrentruy, en 1817, en qualité de professeur de théologie au séminaire. Il mourut dans cette ville en 1827. Il a laissé un *Historique de l'occupation de Bellelay par les Français*.

Où se trouve la correspondance originale ? Nous l'ignorons. Au milieu des nombreuses vicissitudes de cette époque troublée, et des épreuves multiples de la Valsainte, nous ne serions nullement étonné que ces lettres aient sombré dans la tourmente. Cependant, Gaillardin en a connu au moins des extraits ou des copies, car il cite plusieurs passages textuels des lettres ci-dessous.

<sup>1</sup> MÜLINEN. *Rauracia sacra*, dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*. Année 1863. — FIALA, *Schule von Solothurn*, v. p. 36.

<sup>2</sup> *Ibid.*

II

Le personnage principal dont il est question dans cette correspondance religieuse, en est sans contredit le destinataire : *dom Augustin de Lestrange*, supérieur de la Valsainte. C'est une noble et forte figure de moine, de la race des grands fondateurs, les Bernard ou les de Rancé, dont l'austérité, l'énergie indomptable, le zèle ardent pour l'idéal monastique ont sauvé les Ordres religieux dans la catastrophe de la Révolution française. Gaillardin l'appelle avec raison « le sauveur de l'ordre monastique », en attendant dom Guéranger qui en sera le restaurateur.

Henri-Louis de Lestrange était né à Colombier-le-Vieux, en Vivarais, en 1754 ; il était le quatorzième de vingt enfants. Il fit ses études à St-Irénée de Lyon et au séminaire de St-Sulpice, à Paris. D'abord coadjuteur de l'archevêque de Vienne en Dauphiné, Léfranc de Pompignan, il entra, pour se soustraire aux honneurs et aux charges de l'épiscopat, à la Trappe de Mortagne en 1780 et fit profession l'année suivante. En 1790, il était Maître des novices. Déjà la Révolution menaçait les Ordres religieux en France. Malgré des avis contraires, dom Augustin voulut prévenir l'orage qui s'annonçait et il vint à la Valsainte sur la recommandation de l'archevêque de Besançon pour l'évêque de Lausanne, Bernard de Lenzbourg, abbé de Hauterive. Depuis 1778, date de sa suppression, l'ancienne Chartreuse était vide. Le site, les bâtiments, l'église, la sécurité offerte par un pays qui paraissait devoir rester étranger aux révolutions politiques, tout encourageait dom Augustin à installer à la Valsainte ses moines fugitifs. C'était le 1<sup>er</sup> juin 1791<sup>1</sup>. La petite communauté prospéra au point que Pie VI l'ériga en abbaye par Bref du 30 septembre 1794. Dom Augustin en fut élu abbé à l'unanimité, et sa bénédiction eut lieu à Lucerne, sans doute par le nonce du Pape, Pierre Gravina<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Les Trappistes séjournèrent à la Valsainte de 1791 à 1798. Chassés par l'invasion française en 1798, ils revinrent dans leur monastère en 1802 et y restèrent jusqu'en 1812, et de nouveau de 1814 à 1815, époque où dom Augustin les ramena à la Grande Trappe. Le monastère de la Valsainte passa alors aux Rédemptoristes du P. Passerat. Dr HEIMBUCHER. *Die Orden und Kongregationen der Kathol. Kirche*. Paderborn, 1901. I B., p. 463.

<sup>2</sup> Pierre Gravina, archevêque de Nicée, chargé d'affaires depuis 1794, fut accrédité en qualité de nonce par Pie VI, le 20 septembre 1796. Expulsé lors de l'invasion française en 1798, il fut nonce à Lisbonne en 1803.

P. RUFIN STEINER. *Die päpstlichen Gesandten in der Schweiz*. Stans, 1907.  
Hans von Matt.

Mais le gouvernement de Fribourg avait posé à la fondation des Trappistes, entre autres réserves, la condition que le nombre des religieux, tant Pères que frères, ne dépasserait pas vingt-quatre. Dès 1793, ce chiffre était dépassé, et la communauté dut essaimer. D'où la fondation des monastères de Ste-Suzanne, en Espagne, de Westmal, près d'Anvers, en 1793, de Monbracco, près de Saluces, en Piémont et de Lullworth, en Angleterre, en 1794.

Dom Augustin était l'âme de tout ce mouvement d'expansion monastique. En Suisse même il multipliait les œuvres. Après avoir établi les Trappistines à Sembrancher, fondé un Tiers-Ordre enseignant, et créé les écoles florissantes de la Valsainte et de Romont, l'invasion française de 1798 le força à prendre de nouveau le bâton de pèlerin. Il voulait se rendre en Russie, et il parcourut ainsi la Bavière, la Bohême et l'Autriche ; mais, après un court séjour dans l'empire des tsars, il regagne sa colonie de Westphalie par Danzig et Lübeck, envoie des religieux en Amérique, et après de si longues pérégrinations, revient à la Valsainte en 1803. L'horizon politique s'était rasséréné et Napoléon, qui venait de signer le Concordat, comprit les services que les moines-agriculteurs pouvaient rendre à ses Etats.

Les monastères de La Cervara, près de Gênes, et du Mont-Genève dans les Alpes, furent l'objet de sa bienveillance et même de sa munificence. Toutefois les bienfaits de la faveur impériale ne faisaient pas oublier à dom Augustin la fidélité envers l'auguste prisonnier de Savone. Entre Pie VII dépouillé et son tout-puissant persécuteur, le moine courageux n'hésita pas, et, résolument, il se rangea du côté de la victime. Il obligea ses religieux de La Cervara de rétracter le serment de fidélité à la Constitution et, comme il se préparait, pour échapper à la colère de l'empereur, à partir pour l'Amérique, il fut arrêté à Bordeaux. Relâché contre toute vraisemblance, il revint à la Valsainte et publia la Bulle d'excommunication fulminée par Pie VII contre Napoléon à la suite de l'occupation de Rome et des Etats pontificaux, bulle jusque-là ignorée en France. La vengeance de Napoléon fut la suppression de la Cervara, du Mont-Genève, et même, à son instigation, celle de la Valsainte (1812). Ce fut pour l'infatigable abbé l'occasion d'aller en Amérique visiter ses monastères. La chute du tout-puissant monarque permit bientôt le retour à la Valsainte et même la restauration de la Grande Trappe de Mortagne.

Une ère de plus grande liberté religieuse s'ouvre en France ; dom Augustin en profite pour relever de leurs ruines les anciennes abbayes,

et pour en ériger de nouvelles. Son activité infatigable pourvoit encore à la direction de nombreuses colonies de la Trappe à l'étranger. Tant de zèle ne fut cependant pas à l'abri de la contradiction ; l'austérité de la règle qu'il imposait à sa congrégation, l'autorité absolue qu'il exerçait sur tous les monastères, d'autres griefs encore, fournirent la matière d'une plainte à Rome, dont la sentence lui fut d'ailleurs favorable. Ces difficultés l'obligèrent à faire le voyage de Rome. Mais tant de travaux et d'épreuves avaient brisé sa robuste santé ; il faillit mourir au Mont-Cassin en 1826. Ce n'était qu'une alerte ; il s'éteignit l'année suivante, le 27 juillet, à Lyon, avec la réputation d'un saint et les œuvres d'un apôtre.

La note de la cinquième lettre nous donne le nom de l'auteur de cette correspondance ; c'est le *P. Jean-Baptiste*, supérieur de la petite colonie de Lullworth, alors âgé de 86 ou 87 ans. Il était parti de la Valsainte le 23 août 1793, à la tête d'un petit groupe de religieux, que dom Augustin envoyait en Canada. Ils devaient s'embarquer dans les Pays-Bas ; mais l'évêque de Gand les retint pour fonder un monastère dans son diocèse. Ce fut Westmal. De nouveaux religieux sont envoyés de la Valsainte et dom Jean-Baptiste s'embarque pour l'Angleterre et le Canada. Les lettres nous racontent comment il fut amené à modifier ses intentions et la part principale qu'il eut à la fondation de Lullworth, dont il fut le premier supérieur.

L'insigne bienfaiteur du monastère de Lullworth, qu'il construisit à ses frais dans sa propriété, est *Thomas Weld*. La correspondance lui donne le titre de lord ; en réalité, il avait refusé cette distinction, alléguant au roi, qui la lui offrait : « Sire, j'aime mieux être le plus riche des esquires que le plus pauvre des lords. » Sa fortune se montait à vingt-quatre millions. Ses terres de Lullworth étaient situées sur les bords de l'Océan, non loin de Weymouth, dans le Dorsetshire, au sud-ouest de l'Angleterre. Thomas Weld appartenait à une vieille famille catholique, qui avait donné déjà plusieurs de ses membres à l'Eglise. C'est sans doute cette qualité qui lui fit accorder la préférence sur les offres des lords, qui voulaient attirer les religieux chez eux. Il mourut en 1810 ; mais son fils continua d'entourer le monastère de toute sa bienveillance, et quand, en 1817, les moines rentrèrent en France, il les dédommagera amplement pour les améliorations que leur travail avait apportées à ses terres.

## EXTRAIT

de plusieurs lettres d'Angleterre au sujet du nouvel établissement que viennent d'obtenir en ce royaume les Religieux de l'Abbaye de la Valle Sainte de N. D. de la Trappe<sup>1</sup>.

### PREMIÈRE LETTRE

*De Londres le 29 Août 1794.*

Un riche Milord<sup>2</sup> du pays et son épouse entendirent, je ne sais comment, parler de quelques religieux de la Trappe, arrivés depuis quelques jours à Londres (chose que tout Londres scait actuellement, malgré la profonde solitude où nous vivons en cette grande ville) ; ils se sentirent aussitôt touchés en notre faveur ; la résolution de nous avoir à quelque prix que ce fût, et de nous établir dans l'une de leurs terres, au milieu d'un grand bois fut prise, ils promettent, aussitôt notre consentement donné, de mettre main à l'œuvre, et de faire bâtir au milieu de ce bois une maison semblable au plan que nous leur donnerions. Il faut savoir qu'ici on bâtit extrêmement vite ; effectivement ils nous députèrent plusieurs personnes anglaises pour sonder un peu le terrain et s'informer de nous-mêmes quel était notre but et notre mission ; et nous demander d'un air assez indifférent, qu'est-ce que nous ferions, si quelque gros Milord voulait nous donner en Angletaïre ce que nous allions chercher en Canada ?

Je répondis toujours aux uns comme aux autres que je consulterais Dieu, que je tâcherais de connaître sa volonté, et qu'ensuite je me déterminerais ; mais qu'avant celà, je ne voudrais aucunement répondre pour la négative ou pour l'affirmative ; mais après tout, ajoutai-je aussitôt, « quelles apparences de nous établir dans un pays, où toutes les constitutions sont directement opposées à tous nos principes, où le seul habit de religieux

<sup>1</sup> On a conservé ici l'orthographe du manuscrit.

<sup>2</sup> S'agit-il ici de Thomas Weld ou de l'un des quatre lords qui sollicitaient la faveur d'établir les Pères chez eux. Parmi eux, il y avait sans doute ce lord Bridgewater, dont l'hospitalité si large répondrait assez à ce qu'en dit ici l'auteur de cette correspondance. Il avait construit dans ses propriétés des chapelles et des couvents pour Capucins, Chartreux, Bénédictins, Camaldules, et tous devaient porter le costume de leur Ordre. Quand lord Bridgewater avait réception à son château, il aimait à montrer à ses hôtes tous ces religieux se promenant sur les pelouses de son parc : « Ils faisaient point de vue dans le paysage et lord Bridgewater ne manquait pas de faire remarquer que cela était bien plus pittoresque que des troupeaux de moutons ou de daims. » Comte d'HAUSSONVILLE, *Souvenirs*. Cité par SICARD. *L'ancien clergé de France, III. Les évêques pendant la Révolution*. Paris, Lecoffre, 1903, p. 25.

fait horreur. Cette seule réflexion me fait croire impossible tout espèce d'établissement monastique en Angletaire. »

— « Pas si impossible que vous croyez, mon R. P. me disait-on aussitôt ; après tout, les mêmes lois qui vous gêneraient en Angletaire, vous gêneraient aussi en Canada. » Enfin, je finis par demander du temps, espérant que le Bon Dieu voudrait bien écouter nos prières et me faire connaître sa Volonté. Mais les visites de ces mêmes et autres personnes se succédèrent les unes aux autres et devinrent tous les jours plus pressantes à ce sujet. Pour moi, toujours incertain sur la volonté de Dieu et la vôtre, je demandais du temps : mais enfin le désir de ce pieux Milord et de son épouse augmentant et craignant de nous voir embarquer au premier jour pour le Canada, ces personnes vraiment zélées revinrent à la charge. Je leur dis, que quand à moi, je ne sentais aucune répugnance (car par la grâce de Dieu je suis dans la plus parfaite indifférence pour le pays que le Bon Dieu me destine) mais que je voulais auparavant en parler à quelques personnes et entre autres à Mgr de St-Paul de Léon<sup>1</sup> : j'y allai effectivement, et il me proposa de difficultés purement humaines que je prévoyais bien et que vous sentiez bien. Je convenais de tout avec lui, mais j'ajoutais toujours : ... « oui, Mgr, humainement parlant, la permanence et la stabilité de ce nouvel établissement paraît bien difficile, mais qui connaît les desseins de Dieu ? Qui sait ce qu'il veut opérer en Angletaire ? » Et vraiment ce que je lui disais alors n'est pas sans fondement ; car j'ose vous l'assurer. Si le temps me permettait de vous faire un peu connaître combien les esprits sont ici changés sur l'article catholiques, vous en seriez extrêmement étonné, et je puis dire en toute vérité, qu'il s'est fait à ce sujet une révolution dans les esprits et la conduite extérieure aussi grande que la révolution française.

Mais pour revenir à notre sujet, voyant que Mgr de St-Paul de Léon paraissait éloigné de ce parti, craignant moi-même de me tromper et de voir les choses d'une manière trop favorable, je conclus qu'il ne fallait plus en parler et n'y plus penser, mais songer à partir au plutôt pour le Canada. Je vous avouerai ingénument que le triste départ de mes frères d'Anvers n'a pas peu influé à me faire quitter jusqu'à la pensée d'un établissement en Angleterre, craignant toujours tôt ou tard le même sort pour ceux qui resteraient ici<sup>2</sup> ; je vous avouerai même que cela me rendra à l'avenir bien difficile pour de pareils établissements qu'on pourrait nous proposer,

<sup>1</sup> St-Pol de Léon, en Bretagne (actuellement département du Finistère), siège d'un évêché supprimé par le Concordat de 1801. L'évêque de St-Pol dont il est ici question était M. de La Marche, réfugié en Angleterre depuis février 1791. M. de La Marche était la Providence des émigrés français en Angleterre ; il jouit dans ce pays d'une « notoriété et d'une autorité extraordinaires », dont il profita pour organiser l'assistance de ses malheureux compatriotes. SICARD. *L'ancien clergé de France, III. Les évêques pendant la Révolution*. Paris, Lecoffre, 1903, p. 14.

<sup>2</sup> La victoire de Fleurus, 26 juillet 1794, avait livré toute la contrée aux armées de la Révolution. Les moines de Westmal furent obligés de se réfugier en Westphalie : ils s'arrêtèrent à Marienfeld, près Münster.

soit ici soit en Amérique. Ce sont peut-être des façons de voir trop humaines, mais je les réformerai, si vous l'ordonnez.

J'allai, au sortir de chez Mgr, annoncer au négociant Anglais qui était l'entremetteur de toute cette affaire et qui est devenu depuis, notre ami particulier, que Dieu ne paraissait pas vouloir notre établissement en Angleterre mais en Canada, que c'était le sentiment de Mgr. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, je profitai du moment pour lui dire que cependant le mal n'était pas sans remède ; je lui ajoutai : « j'ai des frères actuellement chassés du Brabant, errants probablement dans l'Allemagne. Si Mgr y consent, j'écrirai à Notre Supérieur de Suisse, de les envoyer ici, par ce moyen la bonne volonté de ce M<sup>r</sup> ne sera pas sans fruit. » Le négociant me promit d'en informer d'abord notre brave Milord. Mais il ne voulut pas entendre parler de faire venir des Religieux : ou ceux qui étaient déjà arrivés ici, ou point du tout. Alors je lui fis dire, que toute réflexion faite, je ne pouvais accepter son offre. Je prononçai cette dernière décision dans toute l'amertume de mon âme et contre l'avis de bien des personnes, et spécialement contre celui de bien des Anglais qui nous aiment.

Le Milord fâché de mon refus, me fit cependant encore dire : « Que si par quelque événement qu'on ne peut prévoir, notre voyage du Canada ne pouvait avoir lieu, son offre subsistait toujours » ; mais je tâchai de n'y plus penser, et je commençai à m'informer des vaisseaux, qui partaient cette année pour l'Amérique septentrionale. Précisément il s'en trouva un, qui devait mettre à la voile dans quatre jours. Je fis toutes les démarches possibles pour profiter de cet embarquement si favorable. Je fis mes arrangements avec l'armateur du navire, et je lui donnai parole pour le jour indiqué. J'allai bien vite prier Mgr de St-Paul de Léon de me faire expédier toutes mes permissions, ce qui fut fait ; mais la surveillance de notre départ, un ami vint me dire tout franchement, que des personnes mal intentionnées, qu'il ne me nomma pas, avaient fait l'impossible pour engager des personnes en qui j'avais confiance, à hâter notre départ pour le Canada, et empêcher que je n'acceptasse aucune des offres qu'on pourrait me faire de rester en Angleterre.

Je connais actuellement les motifs de ces personnes quoique inconnues ; je prie le Bon Dieu de ne pas les punir de cette petite faute. Cet avis venu bien à propos ralentit un peu mon ardeur pour le départ. Néanmoins, je résolus de continuer ce que j'avais commencé, me promettant avec confiance, que le Bon Dieu voyant ma bonne volonté et ma bonne foi viendrait à mon secours, et saurait bien empêcher ce départ, si c'était contre sa volonté.

Je vis dans ces entrefaites, quelques personnes qui étaient pénétrés de douleur de nous voir partir, et qui ne cessaient de nous dire, que je ne voulais pas la plus grande gloire de Dieu. Un Conseiller entre autre, que j'allai voir la veille de mon départ, me fit le reproche d'une manière qui me fit la plus vive impression et commença à me faire douter si ce départ était ce qu'il y avait de plus conforme à la Volonté de Dieu. Je fis prier mes frères plus que jamais, tandis que pour moi je continuais : mais presque sur le moment de partir tout manqua ; il n'était plus temps,

nous ne pouvions plus rejoindre le vaisseau. Oh ! voilà visiblement la main de Dieu ! Certainement Il ne voulait pas que nous partissions. Alors nouvelles réflexions, nouvelles incertitudes. Tout le monde me presse de revenir sur mes pas, et d'accepter l'offre de notre Milord. Nous fîmes une neuvaine à cette intention en l'honneur de la Sainte Vierge, et nous conclûmes entre nous de rester ici.

En conséquence, je viens d'écrire au Milord pour lui faire connaître notre détermination, en lui donnant à entendre que ce n'était que le désir d'accomplir la Volonté de Dieu qui nous avait engagé à lui faire ce refus. Ma parole est donnée actuellement. Ce qui me détermina entièrement, fut ce que vous me dites en quittant la Val-Sainte, de faire tous mes efforts pour rester en Angleterre. Je me rappelai alors plus que jamais *vos influences* à ce sujet ; et je commence à croire que votre volonté va s'accomplir contre toute espérance : *Sicut placitum fuerit, in conspectu Domini, sic fiat.* Dans le même moment où je vous écris, on vient encore me parler d'un établissement ici, mais plus sérieusement que jamais.

## DEUXIÈME LETTRE

*de Londres 10 octobre 1794.*

Depuis que notre embarquement pour le Canada a manqué, je n'ai pu depuis ce temps m'empêcher d'admirer les desseins de la Providence.

Le voyage du Canada m'avait fait refuser inconsidérément sans doute, l'offre d'un établissement en Angleterre. Tout le monde qui nous connaissait, et que nous ne connaissions pas, nous blâmait beaucoup de quitter un pays, où tout paraissait s'annoncer en notre faveur ; tandis que peut-être la nouvelle région que nous allions chercher ne donnait pas, à beaucoup près, des espérances aussi heureuses, ni aussi propres à procurer la gloire de Dieu. Mais enfin nous ne pûmes partir, cela fut également promptement connu ; alors le même Milord qui nous avait fait l'offre d'un établissement le fit de nouveau : nous consultâmes de rechef Mgr, et je me remis à relire toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis mon départ de la Val-Sainte ; je vous l'avoue, la lecture de ces lettres me leva toutes difficultés et les vives répugnances que je sentais à rester ici. J'écrivis donc aussitôt à notre Milord que toutes nos réflexions étaient faites, et que nous resterions en Angleterre, puisque cela paraissait évidemment être la volonté de Dieu et de notre Supérieur général.

Tout fut conclu et nous attendions tranquillement et impatiemment le moment de mettre la main à l'œuvre ; ce qui ne pouvait être qu'à la fin de l'hiver. Pendant ce temps d'autres Milords nous ont fait proposer la même chose, de sorte que dans le moment où je vous parle, en voici quatre qui nous offrent et nous ne savons auquel nous donner. Cependant, il paraît que ce sera un des deux derniers, car tout le monde le veut. Pour moi, quand à présent, je m'en tenais au premier, mais un Anglais vient d'écrire à Mgr de St-Paul de Léon, de ne pas nous laisser accepter aucune

offre d'une manière irrévocabile, parce qu'une personne qu'il ne nommait pas, des plus qualifiées du Royaume, voulait nous établir à toute force, et avoir la consolation de faire bâtir un vrai petit monastère ; c'est dans deux jours que tout sera à peu près décidé. Pour moi, quand à présent, je me tiens fort en paix et tranquillité dans notre grenier avec mes frères.

Nous finissons aujourd'hui une neuvaine en l'honneur des Saints Anges, je crois bien que le bon Dieu ne rejettéra pas tout à fait les prières de mes frères ; nous vivons autant qu'il est possible en Trappistes, c'est-à-dire, quand au travail, à l'office du jour et de la nuit, aux lectures, Châpitres et silence, cela vous étonnera beaucoup au milieu de Londres ; mais qu'il y aurait de choses qui vous étonneraient, si j'avais le temps de vous les dire !...

### TROISIÈME LETTRE

*le 26 octobre 1794.*

Ce n'est plus de Londres, comme vous le voyez, que je vous écris ; mais de notre nouvelle et profonde solitude<sup>1</sup> : oui ! Dieu en soit à jamais béni ! Nous avons encore une fois quitté ce monde, qui ne mérite de notre part que mépris, que haine. Le généreux Milord à qui Dieu a inspiré le dessein de nous établir dans ses terres est vraiment un homme de Dieu, et il passe pour tel dans toute l'Angleterre. Le Roi est rempli du plus profond respect pour lui, et vient le visiter de temps en temps en ami. Au reste, je n'ai plus besoin actuellement du témoignage des autres pour faire son éloge ; tout ce que je vois, tout ce que j'ai continuellement devant les yeux m'en est une preuve assez convaincante ; il nous donne une maison bien et beaucoup trop propre pour nous, toute voisine de son château dont il ne sort jamais. Il nous donne pour le vivre et le vêtir tout ce que notre règle nous permet : mais ceci n'est qu'un refuge, car il va commencer à faire bâtir un monastère véritablement et absolument dans le genre de Clairvaux. Je parle du petit et humble Clairvaux que fit bâtir N. B. Père S. Bernard. Le plan est déjà levé et presqu'entièrement dressé ; il n'y aura pas plus d'un étage au rez-de-chaussée, et une chambre au-dessus ; mais le tout fort bas. La totalité de la maison consistera en cloîtres, église, sacristie, chapitre, parloir, chaussoir, bibliothèque, réfectoire, cuisine, lessiverie, boulangerie, ouvroir, chambre à hôtes, dortoirs, infirmerie, et quelques petits endroits, etc. La situation est des plus convenables et certainement beaucoup plus que la Val-Sainte. C'est dans un vallon très profond, entouré de petites collines désertes, qui en dérobent absolument la vue, sur les bords de la mer dont nous ne sommes qu'à 10 minutes. Quoique nous soyons si près de la mer, nous avons néanmoins une source d'eau vive et parfaitement bonne, qui vient du pied de la montagne qui nous cache. Le terrain nous y est donné en si grande étendue que nous voudrons, et le sol y est beaucoup meilleur qu'en Brabant. Je parle seule-

<sup>1</sup> De Lullworth.

ment de la partie qu'occupaient mes frères près de Wertinsthalt. Ce qui me fait croire que cette solitude nous convient beaucoup, c'est qu'outre le silence profond qui ne peut être interrompu que par le mugissement de la mer, cet endroit avait été choisi par S. Bernard pour y fonder une abbaye dont on voit encore les mazures et qui fut détruite par Henri VIII. Tout le terrain même que nous occupons appartenait à cette abbaye ; voilà le petit détail de cette fondation. On en parle beaucoup en Angleterre, j'aimerais beaucoup mieux qu'on en parlât moins, car je crains les ruses de notre ennemi commun. Mais j'espère que Dieu achèvera pour sa gloire l'ouvrage que lui seul a pu commencer ; oui ! lui seul, car qui aurait jamais pu faire un pareil miracle dans un pays, où il y a peu de temps, le nom seul et plus encore l'habit et tout l'extérieur d'un moine était odieux et monstrueux ; où les meilleurs catholiques, pleins de préjugés, ne pouvaient sur cet article déposer tant d'idées fausses, que l'hérésie avait inspirées et n'inspirait encore, que pour étouffer jusqu'au nom de moines.

#### QUATRIÈME LETTRE

*de Lullwort le 9 octobre 1794.*

Notre petite nouvelle solitude devient tous les jours plus aimable, nous ne pouvons assez remercier notre divin Sauveur d'avoir, comme il vient de le faire, arrêté sur nous ainsi les regards de ses miséricordes. Je voudrais bien vous dire beaucoup de choses intéressantes et si étonnantes, mais des circonstances impérieuses me ferment la bouche et m'obligent malgré moi à une discréction que probablement vous ne condamnerez pas, lorsque je pourrai vous en faire connaître les motifs. Je ne puis m'empêcher de vous dire, que dans ce moment nous sommes occupés à creuser les fondements de notre petit tombeau. Je suis persuadé que vous l'aimeriez beaucoup si vous le voyiez ; pour moi je ne puis assez remercier Dieu d'avoir ainsi exaucé mes désirs contre toutes espérances. Comme je vous le disais dans notre dernière lettre, la place est en petit la Trappe, quant aux lieux réguliers, mais beaucoup plus réguliers. Je ne sais ce qu'il en sera de tout cela, mais je me contente de dire dans le secret de mon cœur : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Priez donc beaucoup pour cette œuvre, car je commence à croire qu'elle sera intéressante pour la gloire de Dieu. Le petit hermitage qu'on nous a donné en attendant la bâtie du monastère est aussi extrêmement solitaire, il est situé entre le parc de notre pieux fondateur et la mer, ce qui fait que personne n'ose nous importuner. La quantité de bonnes terres qu'on nous donne est considérable, elle demanderait plusieurs bons et adroits jardiniers. L'eau y est abondante par le moyen d'une fontaine qui passe sous les murs, et dont l'eau est excellente et limpide. En un mot, tout dans ce petit vallon est riant et porte à Dieu. Le silence y est plus profond que dans les déserts de Scetée attendu que la plus grande partie de cette côte appartient au même maître, qui laisse presque tout en pâturages.

Que je voudrais bien être condamné à porter cette lettre ! Quoique la Val-Sainte ne vaut pas à beaucoup près notre petit hermitage de Lullwort, car nous jouissons presque d'un printemps continual : c'est même quelque chose de fort étonnant pour nous, de nous voir dans un climat si tempéré et cela au bord de la mer.

Mais toute cette côte est semblable, on ne compte que 15 jours d'hiver ; l'air y est on ne peut pas plus sain, on n'y connaît pas même les maladies, les drogues et médicaments y sont absolument étrangers.

### CINQUIÈME LETTRE

*de Lullwort 9 décembre 1794.*

Je multiplie bien mes lettres ; en cela peut-être m'avez-vous déjà fait quelques reproches intérieurement ; pour moi, s'il m'est permis de vous en faire quelquefois quelques-uns, le motif sera bien différent, car j'ai beau vous parler, vous écrire lettre sur lettre pour vous prier de m'envoyer au plutôt mes frères N. et N. et quelques autres s'il est possible, je ne reçois toujours point de réponse. Toujours nouvelles instances de mon côté, et toujours même silence du vôtre ; quelle en peut être la cause ? Je l'ignore. Je commence à craindre que toutes nos lettres précédentes ne vous soient pas remises et que celle-ci ne subisse le même sort. Je prie cependant nos bons anges de vouloir bien donner leurs soins pour qu'elle arrive jusqu'à vous. Je vous demandais dans toutes avec instance de m'envoyer au plutôt mes frères N. et autres s'il était possible, car sans cela l'œuvre de Dieu, qui paraît ici de jours en jours très étonnante, est plus heureuse pour le présent et l'avenir court les plus grands risques ; je ne puis, par prudence, vous parler plus clairement, mais vous devinerez aisément le reste.

L'établissement d'ici prend une tournure admirable, je suis obligé, comme je vous l'ai dit, de vous parler sans paraître vous parler. Devinez donc : oui, tout ceci annonce quelque chose de divin et présage de belles choses, plus belles qu'on ne peut les penser, et je le répète *a Domino factum est istud*. Or, la chose la plus délicate et la plus importante tout à la fois, c'est qu'il y faut apporter beaucoup de soins au commencement. Eh ! quoi de plus important que de mettre à la tête de cette petite communauté, un homme vraiment rempli de l'esprit de Dieu et animé du même zèle que N. B. P. S. Bernard ; donnez-nous donc ce que vous avez de meilleur et cela hardiment et sans craindre d'appauvrir votre communauté, le Bon Dieu rendra tout au centuple. Donnez-nous vous-même, s'il est possible, mais le Bon Dieu ne fera pas cela : je ne mérite point ce bonheur de pouvoir me réunir sur terre à celui qui après mon Dieu, la Sainte Vierge et les Saints, possède tout mon cœur.

*Nota.* La cause du retard de la réponse du R. P. Abbé de la Val-Sainte à cette lettre est l'époque de sa bénédiction à Lucerne, ainsi le R. P. Jean-Baptiste qui est le supérieur d'Angleterre âgé alors de 86 ou 87 ans ne reçut réponse que de la lettre suivante.

SIXIÈME LETTRE

*de Lullwort 3 février 1795.*

Votre bénédiction R. P. d'une manière toute spéciale. Ah ! n'oubliez pas, quand vous la donnerez à mes frères, de l'étendre jusque sur ces pauvres exilés, vos enfants d'Angleterre, ils en ont plus besoin que personne, environnés qu'ils sont de tous côtés des ennemis de notre religion. Je la recommande beaucoup à vous et à mes frères, cette pauvre Angleterre, actuellement peut-être plus malheureuse que coupable : que Dieu la protège, la défende, l'éclaire surtout et la fasse rentrer dans le véritable bercail. Je crois que pour peu que l'on aime la gloire de Dieu, on doit aimer à le prier pour cette fin. Or si l'on obtenoit l'effet de ses prières, de combien d'âmes n'obtiendroit-on pas la sanctification ; et je crois que le bon Dieu exauceroit d'autant plus volontiers que l'Angleterre, quoi qu'infidèle, opère des œuvres de charité merveilleuse, et à jamais mémorable. Tant de bonnes œuvres demeureront-elles sans récompense ? *absit.* prions donc ; c'est pour la plus grande gloire de Dieu : c'est d'ailleurs l'accomplissement de sa volonté adorable, que nous lui demandons, car, comme nous l'assure l'Apôtre, *hoc est omnis voluntas Dei sanctificatio vestra* ; or comment pourra-t-elle se sanctifier cette nation infortunée, enveloppée qu'elle est dans les ténèbres de l'erreur ? pour conclusion prions.

Si vous voulez que je vous dise ce que l'on pense de notre genre de vie : on le croit extrêmement rigide : et le très petit nombre de personnes qui nous voyent sont très étonnées, de voir l'air de santé que nous portons tous. Les Anglois en ont peur, cependant je ne doute point, que si cet établissement est l'œuvre de Dieu, on en voye tôt ou tard quelques-uns parmi nous : mais je m'aperçois, malgré le désir que quelques-uns auront de venir faire pénitence avec nous, ils auront beaucoup de peine à vaincre cette répugnance : mais une véritable vocation sait bien surmonter tout obstacle. C'est pourquoi nous ne sommes toujours que six, ce qui rend notre vie beaucoup plus pénible, surtout à cause de l'office et du travail, qui est pénible et très pénible, surtout pendant la bâtisse de notre maison, dont je voudrois bien, que les lieux réguliers fussent achevés pour la fête de N. P. S. Bernard, afin d'y aller demeurer pendant son octave. Mais j'en doute beaucoup : car quoique ce bâtiment soit on ne peut pas plus pauvre et simple, néanmoins comme il est grand il demande beaucoup de tems et de bras.

Je ne veux pas vous laisser ignorer, que malgré notre grande indignité et nos misères, le peuple qui nous environne a une idée bien avantageuse de nous. Je dis bien avantageuse pour l'établissement, déjà ils commencent à se dire : « mais ces bonnes gens (en anglois goad pépla) sont vraiment des moines ;... il n'est donc pas vrai, que les moines sont des fénéants, des gens de bonne chère, qui ne sont bons qu'à boire, manger, dormir et ruiner le pauvre ». Car voilà en raccourci l'idée que porte avec elle le nom de moine en Angleterre ; le seul habit est un objet odieux à leurs yeux.

Depuis donc que nous sommes dans notre petite solitude, ils sont tous changés, je parle des protestants qui sont, comme vous le savez, la morale partie de la nation.

Quand nous avons commencé à creuser les fondements de notre nouveau monastère, ouvrage extrêmement pénible et désagréable ; surtout dans l'arrière saison, par les coups de vent que nous envoyait la mer, et auxquels nous n'étions pas accoutumés, et par la fatigue naturelle de ce genre de travail, ils venoient nous voir et sans oser parler, parce qu'ils nous voyoient en silence, ils tournoient tout autour de nous, nous regardoient avec un étonnement sensible. On eut dit que nous étions des hommes d'une espèce différente ; ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils ne se lasssoient pas, et restoient là des heures entières, par des temps affreux, où c'eut été pour moi une grande mortification de rester dans l'inaction ; des Milords eux-mêmes, des ministres venoient à cheval nous considérer de la colline qui nous environne.

L'usage en Angleterre de ne point se saluer réciprocement dans les rues n'est point observé envers nous : chacun nous salut : enfin il paroît que leur étonnement est grand et que nous sommes pour eux un spectacle bien frappant et le sujet des réflexions les plus sérieuses.

Dans le commencement, tous les catholiques craignoient beaucoup pour nous et sans que nous en fussions informés : (car on s'étoit bien gardé de nous en parler, pour ne point nous effrayer) ils avoient sans cesse les yeux sur nous pour empêcher les protestants de venir nous massacer pendant la nuit : ce qu'ils peuvent faire fort aisément quand ils voudront, car éloignés et isolés, comme nous sommes, Dieu seul peut nous défendre. Jusque là qu'une des premières nuits que notre frère sacristain sonna la clochette plus fort apparamment ou plus longtemps qu'à l'ordinaire ; le vent emporta le son jusqu'aux oreilles de quelques catholiques, qui veilloient ; ils se rassemblèrent aussitôt, accoururent à nous, croyant que les protestants nous fesoient du mal ; mais loin de nous en faire, ces malheureux aveugles venoient et viennent encore proche de notre petite maisonnette pour nous entendre chanter, escaladant même les murailles surtout pendant le *Salve* pour mieux nous entendre : mais c'est trop vous parler de ces gens là, qui me font bien de la peine à voir quand je pense que tout cela n'est que de la paille pour l'enfer : car il ne se peut qu'ils soient dans une ignorance invincible. Quant aux catholiques, ils ne disent plus autre chose : « eh ! mon Dieu, comment pouvons-nous espérer miséricorde et salut ? »... Ce que je vous dis, je vous le dis parce que vous êtes mon père, et qu'il ne doit y avoir dans mon cœur rien qui vous soit caché. A Dieu seul honneur et gloire.

Au reste ce petit détail très raccourci peut servir à vous faire voir que ce petit établissement peut contribuer un peu à sa gloire, si cependant les religieux, qui en sont membres sont pleins de l'esprit de leur état. car il ne peut avoir ici de milieu, il faut être vraiment religieux, ou n'y point venir, parce que, comme j'ai eu lieu de le voir, la conduite régulière et recueillie de mes frères, a déjà parlé plus fort, que les ministres protestants eux-mêmes. Il est vrai, je vous le dirai pour la consolation de votre cœur

paternel, il est étonnant, le changement que Dieu seul a opéré dans mes frères. Ils étoient, je n'en doute point de bons religieux, mais néanmoins ils avoient bien quelque chose à faire, et, ils ont mis la main à l'œuvre avec bien de la générosité et du courage. Interprète de tous les sentiments de leur cœur et de toutes leurs pensées j'en puis parler avec assurance, il n'y a plus que moi à changer.

Comme votre lettre à cause du dérangement des paquebots occasioné par l'invasion de la Hollande toute entière au pouvoir des François, n'a pu partir selon sa date, je vous demanderai la permission d'ajouter seulement un petit mot. Pardon M. T. cher B. P. si je vous ennuie si longtemps mais souffrez-le par charité. Je reçois votre lettre du 10 février ; vous m'envoyez ce que j'avois reçu peu auparavant. Je veux dire tout ce qui regarde l'élection et le sentiment de mes Pères de la Val-Sainte. J'ai fait la lecture de tout à mes frères au Chapitre : ils ont été extrêmement édifiés et encouragés à se donner plus que jamais à Dieu : car, comme je vous l'ai dit, je les vois avec une espèce de honte et de confusion avancer dans la pratique de toutes sortes de vertus, et j'ai bien sujet de craindre que la récompense de tous les arts et réflexions par lesquelles je tâche d'entretenir et d'augmenter toujours leur ferveur ne se borne au contentement et à la joie que mon cœur goûte à les voir ainsi les amis de Dieu.

Pour revenir, nous avons résolu de chanter cette semaine la messe en action de grâces de ce bienfait de Dieu, car je regarde l'érection de la Val-Sainte en abbaye comme une chose bien intéressante pour notre petite réforme, et un appui pour cette congrégation naissante. Après la lecture des sentiments de nos frères de la Val-Sainte, j'ai proposé à mes frères d'ajouter à leurs sentiments ce que nous pensons nous-mêmes de notre état et de le dire avec la simplicité pour la seule gloire de Dieu : ils m'ont aussitôt donné leurs petits billets dans le moment même, car je n'ai pas voulu leur donner le temps de faire des phrases, mais de dire ce que leur cœur pensoit dans ce moment, et pensoit continuellement de leur état<sup>1</sup>.

*Nota.* Les sentiments des pères de la Val-Sainte comme ceux d'Angleterre se trouvent imprimés dans les deux volumes des Saintes Règles.

<sup>1</sup> A l'occasion de l'érection de la Valsainte en abbaye, les moines protestèrent de leur soumission absolue à dom Augustin et à la règle qu'il avait restaurée dans toute son austérité. Ce témoignage unanime, qui fut imité par les monastères dépendant de la Valsainte, était une réponse aux reproches d'exagération et de sévérité excessive qui venaient de s'élever contre la réforme de l'abbé de Lestrange. Il s'agit ci-dessus du témoignage des moines de Lullworth.

SEPTIÈME LETTRE

*de Lullwort 6 août 1795.*

L'œuvre de Dieu paroît se confirmer davantage et prendre de jour en jour un nouvel accroissement ; déjà notre monastère, qui représente en petit la Trappe suivant le plan que j'en ai donné est presque achevé, du moins quant à l'extérieur, les murailles et les charpentes sont achevées, il n'y a presque plus que l'intérieur à achever<sup>1</sup>. Ce nouveau bâtiment a étonné plusieurs curieux, qui ne cessent de le venir voir. Le préjugé contre les religieux s'efface de plus en plus : les braves gens qui nous environnent, quoique la plupart protestants et nos ennemis par principe et par secte, sont cependant presque nos amis, au moins par les égards qu'ils nous témoignent. Ce petit établissement n'est plus un mystère à Londres : tout le monde le sait et en parle ; et si vous voulez que je dise ce que j'en pense, je ne le regarde pas moins, que comme une espèce de miracle : ce que le bon Dieu prétend faire, M. R. P. je l'ignore, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai la plus grande confiance en sa miséricorde, car ce ne sont plus des pierres matérielles que l'on pose les unes sur les autres pour nous éléver une demeure ; mais Dieu envoie lui-même actuellement les pierres spirituelles, que vous désirez si ardemment y voir affluer, et qui peuvent effectivement seules achever l'œuvre de Dieu.

Donc le nombre de nos novices augmente sensiblement, et avec lui le zèle de notre pieux fondateur, qui malgré les dépenses que cette œuvre exige ne se ralentit pas d'un moment : sa charité sur cet objet a quelque chose d'extraordinaire et ne peut venir que de Dieu seul, qui est charité. J'avois cru durant les premiers mois devoir attendre un peu pour recevoir des postulants, quoique dès le jour où je quittai Londres pour aller faire la visite d'un lieu propre à bâtir notre nouveau monastère, il s'en présenta plusieurs, auxquels je ne voulus dire ni oui ni non ; désirant voir par moi-même pendant quelque tems l'impression que feroit notre établissement au milieu d'un peuple naturellement ennemi de notre profession, car je ne pouvois m'imaginer que cette œuvre pût réussir. Tout le monde disoit que nous étions bien hardis de vouloir essayer même de commencer une telle œuvre. Je crois même que la plupart de ceux qui pensoient bien et qui étoient nos amis, nous taxoient un peu de témérité en disant, que nous devions nous contenter de profiter de l'azile qu'on nous offroit pendant les malheureuses circonstances où nous sommes, sans songer à vouloir faire un établissement en règle. Mais, malgré le qu'en dira-t-on, notre petite communauté augmente à vue et peut-être trop sensiblement. Tout le monde tremble, mais moi seul, je suis on ne peut pas plus tranquille et me repose de tout sur le bon Dieu et sur vous. D'ailleurs je n'ai

<sup>1</sup> La prise de possession du nouveau monastère se fit solennellement dans la nuit du 8 au 9 mars 1796.

pu méconnaître dans les derniers novices qui se sont présentés les caractères frappants d'une véritable vocation<sup>1</sup>, et je ne pouvois dire la même chose de ceux qui se sont présentés d'abord, car ils vouloient marchander avec Dieu, et de pareilles dispositions ne m'ont jamais plu. Le bon Dieu paroit prendre plaisir à faire votre volonté : continuez donc de vouloir, M. C. et B. P., puisque vos désirs sont si promptement exécutés ; au reste, si par tout à la ronde, on est étonné de cette nouvelle entreprise, je suis bien plus étonné moi-même, qui suis sur les lieux et le témoin de tout.

Mgr Evêque de Parea *in partibus* et vicaire apostolique en Angleterre<sup>2</sup>, quoique un peu âgé, est venu nous rendre la visite pastorale, et nous l'avons reçu suivant le rituel ; il n'a pas été moins surpris que les autres, il a été touché et consolé au delà de ce qu'on peut dire. Il nous témoigna une tendresse de père, et ne put s'empêcher de bénir le Seigneur de ses bontés et de ses miséricordes à notre égard : il ne pouvoit dire autre chose sinon que toute cette œuvre lui paraisoit un miracle. Aussi dans la petite exhortation qu'il nous fit au Chapitre après les cérémonies de la réception, il nous engagea beaucoup à bien répondre fidèlement à la voix de Dieu, et à nous tenir bien dans l'esprit de notre vocation ; « parce que, disoit-il, cette œuvre peut plus contribuer qu'on ne croit à la gloire de Dieu et au bien des âmes : car, ajoutoit-il, votre silence, seul parle plus haut que nos *prédications*. » Cette visite a produit un très bon effet et sur nous et sur les étrangers, qui en ont été les témoins ; car les marques extérieures de soumission et de respect que nous avons données et dont on n'avoit pas vu depuis longtemps d'exemple ont imprimé dans le cœur de ceux qui en furent témoins ou qui en ont entendu parler un profond respect pour le caractère épiscopal, qui me paraisoit beaucoup trop déprisé et méconnu. Le nombre des curieux augmente tous les jours : à chaque moment de la journée on remarque des personnes qui écoutent ou regardent, tous les passants s'arrêtent soit pendant que nous chantons, soit pendant que nous travaillons et toujours avec une nouvelle surprise ; on diroit que nous ne sommes pas des hommes comme eux.

La paix, le contentement, l'amitié, la charité règnent parmi nous, notre petite solitude nous est devenue un paradis, chacun se porte à son devoir de bon cœur avec joie et amour. Il n'y a pas un de mes frères qui ne soit pour moi un sujet de confusion par sa ferveur. Priez mon cher P., que le bon Dieu achève son ouvrage. Sa gloire qui vous est bien chère y est intéressée. Priez aussi pour cette pauvre Angleterre, dans le sein de laquelle Dieu fait en bien des manières éclater sa miséricorde. Je vous

<sup>1</sup> Au nombre de ces novices était l'abbé Saulnier de Beauregard, docteur de Sorbonne, ancien chanoine de Sens, conseiller-clerc au parlement de Paris. Il avait émigré à Londres. Il entra à la Trappe de Lullworth en juin 1795, où il prit le nom de frère Antoine. Il devait dans la suite en devenir le supérieur et présider à l'installation de sa communauté à Melleray. GAILLARDIN. Ouvr. cité, II, p. 121.

<sup>2</sup> L'Angleterre, alors pays de mission, était administrée par quatre vicaires apostoliques.

demande votre sainte bénédiction pour mes frères et pour celui qui est l'interprète de tous les sentiments de leur cœur, et qui sera éternellement votre bien soumis quoiqu'indigne fils.

J'apprends avec bien du plaisir et une satisfaction que je ne puis vous rendre que vous vous êtes décidé à nous envoyer quelques-uns de nos frères. Je n'aurois plus osé vous en parler, malgré la grande et indispensable nécessité que je voyoys que vous en envoyassiez, seulement tous les jours à la sainte messe avant de communier je priois notre divin Sauveur, si c'étoit pour sa volonté sainte et pour sa gloire d'en envoyer lui-même, ou de vous inspirer d'exaucer ma demande. Dès le jour que j'ai sçu votre détermination nous avons commencé à dire l'oraison *pro peregrinantibus*.

La lecture édifiante de ces pages ne nous autorise-t-elle pas à appliquer aux événements extraordinaires qu'elles racontent, les mots de Thureau-Dangin, dans la magistrale histoire de *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX<sup>me</sup> siècle* : « Dieu est à l'œuvre en Angleterre ; il y a déposé un ferment qui travaille dans les âmes. »

